



JÉRÔME LEROY

LA PETITE FASCISTE



LA
MANUF



LA PETITE FASCISTE

JÉRÔME LEROY

LA PETITE FASCISTE

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-180-5

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Céline et Jérémie

« Qui aujourd'hui peut savoir où c'était ? Les menteurs
contrôlaient les verrous. »

Norman Mailer, *Les Armées de la nuit*.

« Sitôt que notre esprit raisonne tant soit peu
En l'Avril de nos ans, en l'âge le plus tendre,
Nous rencontrons l'Amour qui met nos cœurs en feu,
Puis nous trouvons la Mort qui met nos corps en
cendre. »

François de Malherbe,
Consolation à Idalie sur la mort d'un parent

« Besoin de rien, envie de toi
Comme jamais envie de personne
Tu vois le jour
C'est à l'amour qu'il ressemble. »

Peter et Sloane, *Besoin de rien, envie de toi*

1.

Le narrateur n'aura pas ici la prétention de dire que c'est l'affaire Bonneval qui, à elle seule, entraîna la chute de notre République. Néanmoins, elle y contribua. Il convient donc d'en raconter ici le véritable déroulement, tant elle est révélatrice du climat délétère des dernières années de la présidence de celui que les historiens ont appelé, sans trop de délicatesse, le Dingue.

Mais au moment de commencer ce récit, voilà qu'on hésite.

Faut-il débiter par cet homme qui marche seul dans les rues de Fort-Mahon, la nuit du 16 août d'un été des années 2020, avec un pull bleu marine noué sur les épaules malgré la chaleur effrayante et un Glock 17 glissé à l'arrière de son pantalon chino, sous une chemise en lin blanc qu'il laisse flotter.

Ou bien faut-il remonter légèrement le temps et, en juin de la même année, présenter au lecteur Francesca Crommelynck, vingt ans, longue, blonde,

JÉRÔME LEROY

seulement vêtue d'une petite culotte, allongée sur son lit par une après-midi caniculaire, et qui parcourt un volume beige, à couverture rigide, intitulé *Vu de droite* et dont l'auteur est Alain de Benoist ?

2.

Commençons donc par l'homme, puisque c'est son image, pourtant moins plaisante, qui s'est imposée à nous.

Il a apparemment une allure sympathique et flâneuse d'étudiant en droit attardé, en vacances, qui rejoindrait par exemple une villa de famille après une soirée passée avec des amis dans un restaurant de l'avenue de la Plage, un de ceux, les meilleurs, près de l'esplanade qui donne sur la mer qu'on entend en bruit de fond puisque la marée est haute à cette heure – il n'est pas loin de minuit.

Cet homme est grand, il a la trentaine entamée, les cheveux borisjohnsoniens et il porte des lunettes à monture dorée. Il ne souffre cependant d'aucune déficience visuelle, c'est un genre qu'il se donne, une ruse professionnelle élémentaire. Pour l'instant, il s'appelle Victor Serge, comme tout le monde. Il a même dans ses papiers impeccablement faux une carte professionnelle d'huissier de justice.

Il marche dans la rue des Dunes, déserte, sous les étoiles. Il fait très chaud encore. La saison est terminée ou presque. Il n'y a que deux maisons, dans le genre chalet balnéaire, qui sont encore allumées, presque face à face.

Il voit un Duster Dacia garé devant l'entrée d'un garage de l'une et puis, le long du trottoir où se trouve l'autre maison, un SUV Volvo, XC90 probablement.

Victor Serge est contrarié.

Tout Fort-Mahon dort déjà, sauf justement ces deux maisons et c'est dans l'une d'elles qu'il doit intervenir. Il avait prévu de pénétrer silencieusement et de faire son travail avec discrétion et efficacité. Une moue agacée transforme son visage débonnaire aux bonnes joues.

Oui, Victor Serge est contrarié et même, il est perturbé, état d'esprit inédit pour lui. Il est perturbé non seulement par ce coup du sort mais aussi parce que ses commanditaires ne l'ont prévenu que ce matin. C'est le bordel dans tout le pays, il faut bien appeler les choses par leur nom.

Il soupire. Il a déjà été payé. Il n'est pas question de renoncer. De toute manière, il a décidé que c'était sa dernière mission. Il sent bien que l'on panique un peu partout, y compris dans les services occultes et autres officines parallèles qui font appel habituellement à ses services.

Juste après Fort-Mahon, il a prévu son itinéraire de repli pour quitter la France. Il ira au Portugal,

du côté d'Ericeira, une petite station balnéaire au nord de Lisbonne. Il a acheté il y a quelques années une maison blanche de pêcheur, une planque connue de lui seul. C'est son assurance-retraite : voir les vagues de l'Atlantique s'écraser inlassablement sur la plage, les matinées de brouillard lumineux qui se lève vers midi, le vent salé qui souffle dans les petites rues, la corne de brume mélancolique, les sardines grillées et le vinho verde.

Il sera bien.

Dans son métier, il vaut mieux partir tôt, se mettre à l'abri des employeurs qui, un jour ou l'autre, ont la tentation de vous éliminer. Il avait prévu cette disparition pour plus tard, se donnant encore quelques années, mais une grande confusion politique et sociale règne en France. Elle se double de la guerre occulte entre les différentes factions de l'appareil sécuritaire qui, chacune, en fonction de leurs affinités idéologiques, pousse des camps différents pour succéder au Dingue. Cela provoque des décisions et des initiatives irrationnelles et sanglantes. Victor Serge n'a rien contre la violence, c'est son gagne-pain, mais il déteste l'irrationalité.

Il pourrait dans cette nuit anormalement chaude en Picardie maritime, même pour un 16 août, renoncer et partir tout de suite au Portugal. Mais ce qui a fait de lui un contractuel recherché, outre ses compétences, c'est aussi sa conscience

professionnelle, sa morale presque oubliée d'artisan qui aime le travail bien fait.

Il décide donc d'agir.

Il va presque machinalement vers la maison où est garé le SUV Volvo, XC90 probablement, le statut social de sa cible n'étant pas compatible avec une Dacia. Le lecteur pourra s'étonner d'une déduction aussi hâtive chez Victor Serge, mais on l'a dit, il est perturbé.

Il ne va pas pouvoir utiliser son Glock, même avec le réducteur de son Fischer dernier modèle qu'il emboîte sur l'arme. Parce qu'un réducteur de son, c'est comme une promesse électorale. Ça n'est jamais totalement satisfaisant. Un réducteur de son, ça fait quand même du bruit. Ce n'est pas grave si vous êtes déjà dans la maison, que tout le monde dort et que vous tirez une fois la porte d'entrée refermée derrière vous. Mais là, il va devoir sonner pour qu'on lui ouvre.

Il s'approche de la maison, entend de la musique, s'étonne. Ce n'est pas qu'il soit expert en goûts musicaux d'un élu du peuple sexagénaire, tendance centre-gauche, mais il ne l'imagine pas écouter du garage rock britannique : il semble en effet à Victor Serge que ce soit *Run run run*, le dernier single de The Libertines qu'on entend venir de la maison.

Mais, après tout, il n'en sait rien.

Ses commanditaires matinaux ont juste donné le nom, l'adresse et ont dit de tuer toute personne

présente dans la villa, sans distinction d'âge, de genre, de couleur, de religion. Ils n'ont pas dit ça comme ça, mais c'était l'idée.

De toute manière, ça ne gêne pas Victor Serge, cette grande égalité dans la mort donnée. Il n'a ni plaisir ni réticence en la matière contrairement à certains de ses coreligionnaires qui éprouvent un plaisir particulier à trucider des roux, des porteurs de pantacourts, des gens qui disent « impacter » ou, à l'inverse, qui vont avoir une certaine tristesse à en finir avec une lectrice de poésie, un vieux couple uni par des décennies de vie commune, une petite fille blonde qui avance un pied prudent dans l'écume sur une plage grecque.

Et c'est bien le problème des affects pour des gens comme eux : on le fait quand même, mais on le fait en ayant perdu une neutralité indispensable, et parfois on tire à côté, le rasoir dérape, on calcule mal le mélange explosif et tout devient chaotique, sanglant et pénible. Victor Serge n'a pas d'affects, sauf pour Ericeira, la brume, le soleil, le vent, et sa solitude qu'il aime plus que tout.

Il rejoindra bientôt tout ça et il est temps d'en finir cette nuit.

Il longe un côté de la maison qui s'appelle l'Abri côtier. Cela non plus ne colle pas trop avec la cible, ce genre de nom à la con. Il va à la recherche d'une porte arrière qui lui donnerait encore une chance de jouer sur l'effet de surprise. Mais ce qu'il découvre

ne colle pas non plus : par la vitre de la salle qui donne sur le jardinet, trois couples assez jeunes dansent à poil sur une reprise de *Cuando calienta el sol* par Talya Ferro qui a succédé à *Run run run*.

Victor Serge enregistre des garçons en érection, une fille qui tire sur un spliff énorme, un bong, de la coke, des bouteilles d'alcool divers sur une table basse, un grand écran plat qui diffuse des clips.

C'est sûr, il s'est planté de maison. La bonne, c'est celle où est garé le Duster.

Il va repartir mais une porte s'ouvre, une des filles sort, titubante et nue, en rigolant niaisement, et s'accroupit pour uriner sur le gazon élimé du jardinet.

Victor Serge se fige.

La fille le voit.

Elle le fixe en continuant à uriner, d'un jet puissant et inépuisable. Victor l'espère suffisamment défoncée pour qu'aucune connexion ne se fasse dans son ciboulot inondé par les substances mais non, elle a enfin terminé sa miction nocturne et, comme si elle avait attendu ce moment, elle se met à hurler.

Et merde.

Victor Serge dégage le Glock. Il tire et Maëva Dupuis, vingt-trois ans, qui allait entrer en deuxième année d'une école de commerce à Amiens, meurt.

Le silencieux a quand même résonné fortement dans la rue des Dunes. Victor Serge espère néanmoins que la musique – maintenant c'est *Vomit Candy* des

Johnny Mafia – a couvert le bruit. Ce serait possible, vu l'énergie du groupe sénonais.

Hélas, non.

— Kestufou, Maëva ? dit la voix pâteuse de Romain Rudy, vingt-trois ans également, qui redouble sa troisième année de kiné dans une école belge pourtant laxiste et qui apparaît à la porte. À vrai dire, c'est sa queue turgide que distingue d'abord Victor Serge sous les étoiles d'août.

Victor Serge tire de nouveau et Romain Rudy meurt en bandant.

Ensuite, il y a Louis Lopez, toujours vingt-trois ans, le régulier de Maëva Dupuis qui colle un visage horrifié à la baie vitrée de la salle où se préparait la partouze balnéaire de fin de saison.

Victor Serge tire deux fois parce que le réducteur de son Fischer rend le Glock imprécis et que la première balle de 9 mm a brisé la vitre mais raté Louis Lopez qui attendra un très bref instant que la seconde balle n'entre dans sa bouche bée, y provoquant des dégâts irréparables.

Victor Serge pénètre dans la maison. Ça sent la sueur, l'herbe, le sexe et, malgré tout, cette odeur de poussière sableuse humide des locations de bord de mer. La fille au spliff énorme, Océane Bellanger, vingt-six ans, professeure des écoles dans un quartier difficile de Rouen, continue de danser lentement, les yeux fermés, sur un rythme totalement désaccordé avec *Vomit Candy*. Elle ne se rend compte

de rien, même pas de la balle de 9 mm qui entre sous son sein gauche et lui fait exploser le cœur. Au passage, Victor Serge tire dans l'écran plat parce que les Johnny Mafia, ça va cinq minutes.

Il est étonné par les réflexes d'un garçon circoncis, Chemseddine Oufkir, vingt-cinq ans, qui termine un master de droit public à la Catho de Lille. Chemseddine Oufkir prend le bong et le jette sur lui. Victor Serge esquive, entend les fracas du verre derrière lui, et tire dans le cervelet du jeune homme qui courait déjà vers la porte donnant sur la rue des Dunes.

Il tue ensuite une jeune femme aux cheveux très longs, qui s'est recroquevillée dans un coin en position fœtale, se noyant littéralement dans son abondance capillaire comme si cela pouvait la protéger. C'est Laura Saline, vingt-quatre ans, collègue d'Océane Bellanger à l'école primaire Marceau-Pivert de Rouen. Elle ne saura jamais que son roman, *Les Fillettes contradictoires*, qu'elle a envoyé au printemps dernier chez différents éditeurs, vient d'être accepté et qu'un mail qu'elle ne lira pas arrivera demain sur son smartphone.

Les Fillettes contradictoires, malgré leur aspect expérimental et leurs 1 200 pages, seront un immense succès de librairie, contemporain de l'effondrement de notre République. Il est difficile de comprendre les raisons de ce succès – un prix Goncourt posthume, une quarantaine de traductions, deux adaptations

cinématographiques, une espagnole et une italienne, l'industrie cinématographique française s'étant retrouvée assez vite à l'arrêt après la chute de notre République.

Est-ce le destin tragique de l'autrice, victime fauchée dans ce que les chaînes infos appelleront « la tuerie de Fort-Mahon » et dont on devait découvrir assez vite qu'il s'agissait d'un dégât collatéral de l'affaire Bonneval, cette Laura Saline, surnaturellement belle, unanimement pleurée sauf par CNews qui s'interrogea sur la décadence de l'Éducation nationale composée de drogués partouzeurs qui n'étaient pas pour rien dans la nécessité de l'ordre nouveau qui succéda à notre République.

Est-ce parce que ce roman, pourtant difficile d'accès, parut au moment où tout s'effondrait autour de nous et que l'aspect lyrique et prophétique, pornographique et utopique des *Fillettes contradictoires* fit écho, malgré son abord ardu, à l'angoisse d'un peuple tout entier ? Ou que ce roman, assez lumineux malgré tout, fut le dernier témoignage de la beauté souveraine de la langue française et l'ultime témoignage d'un certain génie universel d'une nation dont on sait désormais ce qu'elle est devenue, et c'est d'ailleurs cette seconde hypothèse que privilégierait plutôt, au bout du compte, le narrateur.

Tout cela ne doit pas nous faire oublier qu'il reste encore une jeune femme dans l'Abri côtier, Léa

Vandekerkove, vingt et un ans, amie d'enfance de Louis Lopez et travailleuse sociale à Abbeville.

Elle atteint le couloir qui mène à l'entrée principale avec une rapidité surprenante compte tenu de son surpoids et de ce qu'elle a bu, fumé et sniffé depuis le début de la soirée, elle a même le temps d'ouvrir la porte, de sortir avant que deux balles de Glock ne la projettent sur le capot du SUV Volvo, XC90 probablement. Son corps blanc, avec deux trous rouges au côté droit, contraste sous les étoiles de la nuit picarde avec le noir du capot de l'automobile suédoise.

C'est un désastre, tout ça, je me casse maintenant, songe Victor Serge. Il sort à son tour de l'Abri côtier et regarde la maison en face où l'on doit déjà appeler la police. Il aurait peut-être le temps d'y rentrer et d'accomplir son ultime mission, avant de récupérer la voiture de location banale qu'il a laissée à deux cents mètres, dans une autre rue aussi calme que l'était la rue des Dunes.

Non, il vaut mieux y aller tout de suite, pense Victor Serge, quelques secondes avant de mourir.

Car Victor Serge va mourir.

La Mort qui vient le chercher n'a pas les yeux d'un amour perdu. À vrai dire, Victor Serge n'a jamais vraiment aimé personne à l'exception, peut-être, de cette infirmière qui lui toucha le sexe lors d'une visite médicale au CP. Elle n'a pas non plus le visage plus classique de la Camarde avec une faux mais plus

simplement celui d'une octogénaire encore vaillante, de petite taille, Paulette Boitel, avec dans les mains un fusil de chasse calibre 12 à canons superposés Manufrance qui appartenait à Jean-Pierre Boitel. Jean-Pierre Boitel était ouvrier dans une usine de serrurerie du Vimeu et ses plaisirs, outre sa maisonnette de type stellienne, construite rue des Dunes en 1970, avant que les terrains de Fort-Mahon ne flambent, étaient la chasse à la hutte dans la baie de Somme toute proche où il tirait le canard avec ses copains de la CGT.

Paulette Boitel qui a le sommeil léger, et dont la stellienne donne sur l'arrière de l'Abri côtier, la maison en face de celle du député, a tout vu. Comme elle n'a pas retrouvé le portable offert par sa belle-fille, elle a préféré ressortir le fusil de Jean-Pierre qu'elle a chargé avec de la chevrotine gros grains, celle que Jean-Pierre utilisait les rares fois où il abandonnait le canard pour le sanglier. Ce n'est pas parce que les jeunes drogués faisaient un boucan de tous les diables depuis trois jours qu'on devait les laisser se faire dessouder. Paulette a chargé le fusil et, en claudiquant, est juste arrivée pour voir le corps de Léa Vandekerkove atterrir sur le capot du SUV Volvo, XC90 probablement.

Elle distingue juste après le type aux lunettes dorées. Il se tourne vers elle, remonte la main qui tient un flingot rendu bizarre par l'adjonction du réducteur de son Fischer. Sans trembler, Paulette

Boitel épaula pour lui balancer la purée en plein dans le buffet, encaissant le recul avec stoïcisme.

Victor Serge est soulevé au milieu de la rue des Dunes. Il retombe durement sur l'asphalte usé, il n'a pas mal mais il ne peut plus respirer, il retire ses lunettes en verre blanc tachées de sang comme si cela allait arranger quelque chose. Il ne peut plus bouger non plus, il va mourir, il le sait, il décide de penser à Ericeira, à la brume dorée, mais c'est sans compter sur l'apparition surnaturelle d'une grande femme blonde, la soixantaine sportive, en jean avec un haut blanc qui laisse apparaître des bras bronzés et qui lui dit, le visage crispé, les yeux cernés :

— C'est pour Bonneval que tu venais, hein, salopard de fils de pute. Mais il n'est plus là, Bonneval, espèce de connard !

Victor Serge songe que ce langage ne va pas du tout avec l'allure de cette femme blonde dans la clarté lunaire de la rue des Dunes et qui commence à lui écraser le visage avec son pied droit chaussé d'une New Balance beige en pleurant et en répétant : « Il n'est plus là, Bonneval, il n'est plus là. »

Elle s'arrête seulement d'écraser le visage de Victor Serge lorsque moins de vingt minutes plus tard, des voitures avec gyrophare et sirène arrivent et qu'un agent de police la tire en arrière pendant que d'autres s'approchent prudemment de Paulette Boitel et de son fusil de chasse tandis que d'autres encore, entrant dans l'Abri côtier, mesurent l'ampleur du

carnage et qu'un lieutenant de police, sachant qui habite en face, comprend que le tueur défiguré par la New Balance de la blonde élégante s'est trompé de maison, ce con.

3.

Et maintenant, revenons, si vous le voulez bien, près de deux mois plus tôt, à Francesca Crommelynck, la jeune femme que nous avons entrevue au début de ce récit, quasiment nue sur un lit et se livrant, certes sans intérêt excessif, à la lecture de la bible de ce qu'on a appelé, à la fin des années 70 du siècle dernier, la Nouvelle Droite. C'est-à-dire, en fait, une très vieille droite extrême qui croit à la race aryenne indo-européenne, aux nymphes dans les fontaines, à l'énergie des menhirs autour desquels il convient de faire danser nues des vierges coiffées de couronnes de fleurs, aux légendes celtes et aux dieux de l'Olympe. Des genres de beatniks cryptonazis, si vous voulez.

Tout cela paraît toujours éminemment romantique mais un peu infantile tout de même à Francesca Crommelynck. Francesca Crommelynck ressemble à une affiche de propagande nationale-socialiste, allongée dans la chaleur de juin, un léger voile de

sueur sur la lèvre supérieure et sur le duvet clair, presque enfantin, de ses bras fins mais étonnamment musculeux, comme le sont ses épaules et ses cuisses.

Cela dit, la comparaison avec une jeune SS est peut-être trop évidente et il convient de s'arrêter sur un point de la biographie de Francesca Crommelynck, pour la nuancer, cette comparaison. En effet, il y avait eu Jugurtha Aït-Ahmed qui, à treize ans, dans un poème qu'il lui avait écrit, l'avait appelée « la kolkhozienne aux seins nus ». Cela l'avait marquée et la marque encore.

À sept ans, Francesca était en CE1 à l'école primaire Anatole-France de Frise. Ses parents et son grand frère la surnommaient déjà avec tendresse « la petite fasciste ». Elle était pourtant tombée amoureuse de Jugurtha Aït-Ahmed, d'un amour d'une espèce assez rare, qui naît dans l'éblouissement d'une cour de récréation avec la lumière bleutée de septembre et qui dure encore à l'adolescence, malgré les bouleversements hormonaux.

Jugurtha et Francesca devinrent inséparables. Dès dix ans, ils allaient se baigner tous les deux quotidiennement, quel que soit le temps. Ils trouvaient toujours, avec cette ingéniosité des enfants qui vaut bien celle des contractuels du genre de Victor Serge, le moyen de s'échapper pour se rejoindre sur la plage immense de Frise, celle qui commence après le port industriel en pleine déshérence et va jusqu'à la frontière belge. La plage de Frise est bordée par

un cordon de dunes couvertes d'oyats et parsemée de blockhaus en ruine. Ce sont des souvenirs du mur de l'Atlantique qui servent désormais aux amants laissant derrière eux beaucoup d'illusions et quelques préservatifs usagés, aux jeunes alcoolisés amateurs de feu de camp et de bière tiède, aux graffeurs peu doués voulant marquer illusoirement un territoire et, plus fréquemment encore, aux promeneurs satisfaisant des besoins urgents.

Après leur baignade, Francesca et Jugurtha restaient ensuite étendus côte à côte, la main dans la main, au soleil qui brille plus souvent que l'on ne le dit sur la mer du Nord. Ils léchaient mutuellement les traces de sel sur leurs bras, leurs joues, leurs cuisses. Cela les faisait rire. C'était bon. On aurait dit une chanson de Jean Ferrat ou d'Isabelle Aubret.

Jugurtha était d'une famille kabyle et communiste. Son père travaillait comme docker sur le port de Frise. Mais son physique de blond aux yeux gris, au teint pâle, pouvait prêter à confusion. C'est pour cela que la petite fasciste laissa parler son cœur tout en tenant par ailleurs des propos d'un racisme décomplexé qu'elle entendait chez elle. On sait, n'est-ce pas, que les adolescents ont un art consommé de la dialectique quand il s'agit de satisfaire leurs désirs paradoxaux.

Ils faillirent être séparés par le système éducatif qui révèle chez nous, comme dans tous les autres domaines de la vie, une appartenance de classe.

Jugurtha Aït-Ahmed entra à onze ans au collège Valentina-Terechkova. L'établissement se trouve dans le quartier des Rouges-Barres, sur les hauteurs de Frise. Il vivait là avec ses parents et ses cinq frères et sœurs, dans une maison de briques au milieu de beaucoup d'autres maisons de briques avec potager et remise, sans compter des immeubles construits par Auguste Perret qui offraient une vue imprenable sur la mer. Cela faisait saliver des promoteurs qui auraient bien vu à la place des Rouges-Barres un complexe avec des hôtels de luxe et un golf, histoire de transformer Frise en ville touristique. On aurait même pu trouver un grand capitaliste pour y installer une fondation d'art contemporain qui aurait permis à Frise de trouver sa place dans les guides avec la mention « Vaut le voyage ». Les promoteurs tentaient depuis des années de corrompre sans succès le député Bonneval, par ailleurs 1^{er} adjoint à la mairie de Frise pour éviter le cumul des mandats, mais qui contrôlait de fait la municipalité et la communauté urbaine dont il était président.

Chez Francesca Crommelynck, l'ambiance familiale était plutôt néopaïenne que marxiste-léniniste. On fêtait Yule le 21 décembre, pour le solstice d'hiver, et on se réunissait à table autour d'une petite tour en terre cuite ajourée contenant une bougie. On préférait ça à la crèche du vilain dieu nazaréen qui avait coupé les couilles à la raison spartiate du monde grec et à la poésie sauvage des Vikings. Mais, pour

sauver les apparences, on mettait quand même un sapin où, discrètement, quelques svastikas stylisés se mélangeaient aux boules et aux guirlandes. Pourtant, en sixième, Francesca Crommelynck dut de son côté aller à l'Institut Notre-Dame-des-Douleurs, le fleuron de l'enseignement privé catholique de Frise, surnommé familièrement par les habitants la Doule.

La Doule allait de la sixième au BTS, plus les classes prépas, notamment une hypokhâgne et une khâgne qui se vantent d'avoir plus d'admissibles à Normale Sup que le lycée Faidherbe de Lille, la capitale régionale, et même que le lycée Jean-Bart de Dunkerque, la sous-préfecture portuaire, vieille rivale de Frise.

C'est d'ailleurs, en ce jour trop chaud de juin, son échec relatif à Normale Sup que rumine Francesca Crommelynck. Sous-admissible, elle se demande si elle va redoubler sa khâgne ou passer un an dans un hameau de l'Eure, Cerson, qui compte une dizaine de fermes retapées et qui se définit comme une ZID, une zone identitaire à défendre. Une douzaine de familles y sont installées et pas mal de jeunes gens y passent pour se préparer à la guerre raciale qui vient.

Francesca Crommelynck n'en peut plus de cette chaleur ni de *Vu de Droite* d'Alain de Benoist. Mais ce livre appartenait à son frère Nils, et comme tout ce qui appartenait à Nils, ce livre est sacré. Est-ce

le résultat de ce concours et les vingt ans qu'elle a fêtés la semaine dernière, en plus de la canicule, qui la laissent ainsi, dans sa chambre, entre introspection, interrogation et souvenirs d'enfance ?

Elle est à un carrefour, Francesca Crommelynck, elle le sent bien et c'est pour cela qu'elle laisse sans déplaisir la silhouette de Jugurtha Aït-Ahmed s'imposer à elle, se confondre étrangement avec celle de son frère, et sa main glisse sous sa culotte La Perla, plus exactement un modèle dit hipster, mais elle s'arrête assez vite : elle ne va pas se branler sur des morts.

Car son frère Nils et Jugurtha Aït-Ahmed, son premier amour, sont morts il y a quelques années à un court intervalle, et ce n'est pas pour rien dans la rage que met Francesca Crommelynck en toute chose : ses études, ses bains de mer en plein hiver et son militantisme dans le groupe d'ultradroite « Lions des Flandres », régulièrement dissous avant la chute de notre République par le ministre de l'Intérieur du Dingue, et régulièrement reconstitué sous des noms à peine différents.

Jugurtha Aït-Ahmed, ce joli garçon nourri de folklore communiste par son père docker, secrétaire de la section PCF de Frise, et Francesca Crommelynck continuèrent à se voir malgré leur séparation scolaire. L'entrée en sixième avait signifié pour chacun d'eux l'obtention d'un portable et les SMS

entretinrent leur jeune flamme, comme les retrouvailles régulières dans les dunes ou les blockhaus. Ils poussèrent leur flirt assez loin sans aller jusqu'au bout : ils étaient tous les deux tombés, chacun sans oser le dire à l'autre, sur des images pornographiques sur Internet. Ils eurent peur de ne pas être à la hauteur et surtout, ça ne leur donnait pas envie, cette boucherie gynécologique, d'aller au-delà de caresses précises et plaisantes qui leur suffisaient bien.

Aujourd'hui, Francesca Crommelynck regrette de ne pas être allée plus loin avec le corps velouté de Jugurtha, son petit sexe nerveux et circoncis qu'elle sentait sous le maillot de bain, sa bouche qui se posait sur ses mamelons naissants et ses doigts qui lui donnaient un plaisir écumeux presque aussi fort que lorsqu'elle s'en occupait toute seule.

Elle aurait parfaitement pu, se dit-elle alors qu'elle se redresse sur le lit et hésite à allumer un joint, à vivre en étant à la fois la petite fasciste de Nils et la kolkhozienne aux seins nus de Jugurtha.

Elle constate juste qu'elle n'est plus rien de tout ça, en ce juin obstinément éblouissant : les deux seuls garçons qu'elle avait aimés étaient morts. C'est idiot, l'enfance, pense notre khâgneuse identitaire, c'est du deuil qui continue.

Elle allume finalement le joint.

Évidemment, ce que Francesca Crommelynck ne sait pas, comme nous tous, c'est à quel point nos vies reposent sur des mensonges que nous ne déjouerons jamais, ce que nous allons maintenant découvrir.

Nils avait quinze ans de plus que Francesca. Les parents Crommelynck n'avaient pas trop prévu la naissance de Francesca, croyant les médecins : ils avaient dit, après le premier accouchement difficile de Mélanie Crommelynck, que ça s'arrêterait là pour la descendance, qu'ils étaient désolés, mais bon, c'était la vie.

Et puis voilà cette petite fille qui arrive à la fin d'un mois de mai pluvieux, quinze ans après, « C'est elle le printemps ! » avait dit fou de joie Eusebio Crommelynck, et il l'avait appelée Francesca comme sa mère. Un point sur la généalogie de Francesca Crommelynck ne sera pas ici inutile pour le lecteur. Francesca Liverani, la mère d'Eusebio, était la fille d'une immigrée italienne, Sofia Liverani, qui n'avait pas fui le fascisme, comme tant d'Italiens arrivés dans le nord de la France, mais plutôt la fin du fascisme. À chacun ses drames.

Sofia Liverani était la femme de Milo Liverani, sous-officier squadriste des Brigades noires d'Alessandro Pavolini, les troupes de choc de Mussolini pendant l'éphémère République sociale italienne, dite République de Salò. Quand Milo Liverani avait assisté à la seconde et dernière chute de Mussolini, les larmes aux yeux, il s'était suicidé avec son

pistolet Beretta 7,65 modèle 34, le 30 avril 1945, dans l'évacuation chaotique d'un hôtel transformé en ministère, au bord du lac de Garde. Il laissait son épouse Sofia et la petite Francesca en pleine détresse morale mais avec pas mal de bijoux volés aux Juifs de Milan et le Beretta qui était resté une relique familiale aujourd'hui encore.

Sofia Liverani, avec sa fille Francesca, qui avait trois ans, après avoir payé de multiples passeurs et échappé à la résistance italienne et aux Alliés, passa en France. C'est dans le Nord, à Frise, qu'elle s'arrêta enfin et ouvrit une pizzeria, ce qui était, en 1946, une grande nouveauté dans les Flandres maritimes. La petite Francesca, elle, épousa dans les années 70, Jean-Claude Crommelynck, un agent de police, fils d'un collabo du mouvement flamand de l'abbé Gantois, homme d'Église qui avait personnellement écrit à Hitler pour demander l'intégration de la Flandre dans le Reich.

Bref, au-delà de l'attirance physique mutuelle du grand blond Jean-Claude Crommelynck et de la brune aux seins lollobrigidesques Francesca Liverani, tous deux communiquèrent autour de cette injustice historique : aux deux bouts de l'Europe, leurs parents de bonne volonté avaient été des incompris.

Francesca Liverani et Jean-Claude Crommelynck ne firent pas leur voyage de nocces bien loin de Frise puisqu'ils allèrent à Dixmude, lors la sauterie internationale annuelle des extrêmes droites identitaires,

au mois d'août. La légende familiale veut qu'Eusebio, le père de la Francesca qui nous intéresse ici, ait été conçu dans cette charmante cité sur les bords de l'Yser, au pied de la tour du même nom, dans la nuit pleine de chants virils, enthousiastes, racistes et fraternels.

L'arrivée inattendue de notre Francesca provoqua aussi le grand bonheur de Nils. Malgré son prénom, il avait le poil noir et dru des Liverani tandis que Francesca prit assez vite la haute taille et les yeux bleus du côté Crommelynck.

Nils vénérât sa petite sœur. Il n'eut pas tout de suite connaissance de l'histoire d'amour enfantine entre Francesca et Jugurtha. Francesca Crommelynck sentait bien que le petit kabyle avec son étoile rouge au revers de ses blousons, cadeau du père revenu d'un voyage d'études dans les dernières années de l'URSS, et ses autocollants de Marx faisant des clin d'œil sur son cahier de textes, tout ça ne serait pas du goût de sa famille : ni de son père Eusebio ni de sa mère Mélanie, tous les deux militants au Bloc Patriotique et encore moins de son frère Nils qui ratait ses études à force de fréquenter depuis ses seize ans le KFE, Kombat Flandres Europe, le nom du groupe identitaire de Frise à l'époque.

Mais tout finit par se savoir dans une ville de 60 000 habitants à peine. Cela mit Nils très en colère. Il ne voulait pas que sa sœur adorée se fasse dépuceler

par un bougne qui, en plus d'être bougne, était de la graine de racaille rouge. Et puis, si ça se savait, que sa petite fasciste à lui fréquentait ce Jugurtha, il allait passer pour un con. Déjà qu'il ne faisait pas figure de type brillant, ça achèverait sa réputation. Il ne dit rien à sa sœur qui était maintenant en troisième. Cette sœur qui l'adorait, qui était la seule à ne pas le regarder avec ce léger mépris qu'il voyait même parfois dans les yeux du père.

Qu'il soit resté l'idole d'une petite fille aussi intelligente, aussi belle, c'était le seul miracle de sa vie vouée à la haine, la rancœur, la peur, et la misère sexuelle puisqu'il devait se contenter des prostituées du port ou, quand il avait de la chance, d'une grosse tatouée qui traînait avec les gars du KFE et qui ressemblait plus à une punk à chien qu'à une combattante de la suprématie blanche, il faut être honnête.

À trente ans, Nils bossait comme vigile dans la boîte de sécurité fondée par son père : Crommelynck Protection, cinquante jeunes gens bien entraînés, souvent d'anciens militaires ou d'anciens flics. La plupart des contrats de la boîte, dont les locaux étaient dans la zone commerciale du Grand-Catzand, étaient passés avec le Bloc Patriotique. Protection des candidats, des rassemblements et autres meetings, un peu partout dans les Hauts-de-France.

En revanche, Nils était, physiquement, au sommet. À Crommelynck Protection, il y avait un stand de

tir agréé par la préfecture, une salle de gym grand luxe et même une piscine où il faisait des merveilles. Dans le genre râblé, il assurait, le Nils, et on n'osait pas trop se foutre de sa gueule chez les collègues. Pas seulement parce qu'il était le fils du patron, mais parce que personne n'avait envie de le défier. En matière de force, il y a ceux qui rassurent et ceux qui inquiètent. Nils faisait partie des inquiétants. Sauf pour Francesca. Pour Francesca, il était celui qui lui avait appris à faire du vélo, à nager, et même à tirer. Et c'est dans le stand de tir de Crommelynck Protection qu'était né son surnom affectueux de « petite fasciste ».

Elle avait quoi, cinq ans ? Six au maximum ?

Le dimanche matin, tôt, le père et le fils, qui vivait toujours dans la grande maison des Crommelynck, dans le quartier de la Pinède, avaient l'habitude d'aller vider quelques chargeurs au stand. Ce matin-là, ils buvaient leur café sans un mot, les yeux sur la piscine recouverte de sa bâche de protection, elle-même recouverte de feuilles. Les deux hommes remâchaient des sentiments vagues sur l'automne, le temps qui passe, la décadence, le Grand Remplacement et, en ce qui concernait Nils qui avait détecté sous la douche un genre de purulence méatique, des inquiétudes vénériennes. Ils entendirent la petite voix derrière eux :

— Vous allez où ?

— Retourne te coucher, Francesca, il est encore tôt. Maman dort...

— Je veux aller avec vous. Vous partez toujours sans moi le dimanche...

— Mais tu ne peux pas, ma chérie, tu es trop petite ! dit Eusebio.

Francesca courut directement dans les bras de son frère qui dut reposer rapidement son mug illustré par une photo de Mussolini pour accueillir la petite blonde qui s'était habillée toute seule, tee-shirt à moitié rentré dans le jean, baskets pas nouées. Elle sentait encore le sommeil.

Francesca, qui est pour l'instant, rappelons-le, en cette journée éclatante, nue sur son lit à fumer de l'afghan noir, se rappelle aussi une odeur de ce dimanche-là, celle de son frère, celle de Nils qui utilisait *Habit Rouge* de Guerlain, eau de toilette qui la plonge encore dans des abîmes ambigus de plaisir et de chagrin, quand elle la sent par hasard dans la rue.

Mais, après, elle a oublié la suite : c'était il y a quinze ans et elle n'en a que vingt.

Son frère regarda son père et demanda :

— Et pourquoi on ne l'emmènerait pas ?

— Ta mère va être furieuse, Nils...

— Elle est toujours furieuse, non ?

— Elle est furieuse parce que tu fais le con avec tes copains du KFE et que tu vas cramer la candidature

du Bloc aux municipales, surtout si je reste sur la liste...

— On te l’a fait comprendre ?

— Oui, Nils, on me l’a fait comprendre.

Nils sentit les petits bras de Francesca se resserrer autour de son cou, en signe d’impatience.

— C’est quand même hypocrite, tout ça, non ? Maman, toi, et une bonne partie du Bloc, vous êtes d’accord avec les zids mais vous trouvez qu’on sent sous les bras.

— Oui, Nils, c’est ça, tu sens sous les bras, c’est exactement ça. On te demande juste de mettre une cravate et d’arrêter tes conneries avec les migrants. Bon, on y va ?

Ils installèrent Francesca dans le siège enfant et, en moins de dix minutes – on était un dimanche matin –, ils étaient au stand de tir de Crommelynck Protection dans la zone commerciale du Grand-Catzand, triste comme toutes les zones commerciales.

Ils mirent un casque anti-bruit et des lunettes de protection. Ils vidèrent plusieurs chargeurs d’armes de poing diverses. Francesca, en arrière, équipée de la même manière, se mit à rire de bonheur en tapant dans ses mains. Elle trouvait ça plus drôle que les attractions de la ducasse Saint-Bonaventure qui s’installait chaque année sur la place de l’Hôtel-de-Ville. Elle aimait le bruit, la fumée, l’odeur, la vision de son père et de son frère, concentrés et souriants, quand revenaient vers eux les cibles.

Ce fut Nils qui proposa à son père de faire tirer Francesca. Le père après quelques réticences trouva l'idée amusante. Francesca fut juchée sur une caisse dans le pas de tir pour être à la bonne hauteur et Nils derrière elle l'enveloppa et la guida pour lui faire appuyer sur la détente d'un Tanfoglio 22LR. Instinctivement, elle avait pris la position idéale. Pris d'une intuition, Nils la laissa tirer seule les dix cartouches.

Eusebio et son fils crurent à la chance des débutants.

Ils la firent tirer de nouveau.

Mais là aussi, il fallut se rendre à l'évidence, les impacts étaient parfaitement groupés.

— Bah voilà que ma Francesca est une championne! Elle est douée notre petite fasciste, hein papa? exulta Nils.

Quinze ans plus tard, après être allée chaque semaine s'entraîner les dimanches matin avec les deux hommes, Francesca Crommelynck, la petite fasciste devenue grande, est la seule khâgneuse de France à disposer d'un permis de port d'arme pour le tir sportif et à posséder le Tanfoglio 22 de son enfance derrière ses Drieu La Rochelle, en édition originale pour la plupart.

Nils comprit la nature des relations entre sa sœur et Jugurtha Aït-Ahmed quand les deux adolescents entrèrent en troisième.

Il décida de ne pas traîner. Septembre est le meilleur mois pour se baigner à Frise, le sable a été chauffé tout l'été et quand la marée remonte, l'eau de la mer du Nord a des températures méditerranéennes. Il savait que Francesca passait son temps ces jours-là à la plage, bien après la Digue, parce qu'il y avait de moins en moins de monde et qu'elle jouait à touche-pipi dans les oyats.

Ce mercredi après-midi là, il suivit sa sœur qui prit un bus à la sortie du quartier de la Pinède. Qu'elle était belle, Francesca, à quatorze ans, déjà élancée, déjà plus grande que lui, la peau brunie. Il tiqua un peu de la voir porter un short en jean qu'elle avait troqué contre l'uniforme obligatoire à la Doule, jusqu'à la terminale. Elle n'avait pas les jambes trop maigres des adolescentes, mais déjà celles, musclées et pleines, d'une jeune sportive.

Il savait aussi que Jugurtha descendait directement des Rouges-Barres à la plage par la Colline, cette anomalie géologique dans les Flandres, empruntant un sentier à la pente assez raide, à peine dessiné, sans passer par la ville elle-même. Un sentier que pas grand monde ne fréquentait parce qu'il était très casse-gueule.

Cet après-midi-là, il y avait du vent, un vent qui soulignait le silence. Il attendit sur le sentier. On voyait à l'horizon des cargos. Bientôt, on verrait des éoliennes. Elles défigureraient la vue immense. Connards d'écolos. S'il croisait quelqu'un, il

renoncerait. Sa sœur attendait Jugurtha deux cents mètres en contrebas, lisant sur le ventre *Ravage* de Barjavel, un roman sur la fin du monde, d'après ce que Nils avait compris.

Il n'en voulait pas personnellement à Jugurtha. « C'est une guerre, Jugurtha », lui aurait-il dit s'il avait eu l'occasion de s'expliquer. Il ne fallait pas se mélanger entre races, c'était tout. Cela rendait le monde laid et impur, comme les éoliennes.

Jugurtha arriva, torse nu, une serviette sur les épaules et un sac à la main. Il chantait. Il allait se faire polir le gland par sa sœur et il chantait, ce Kabyle.

Nils surgit devant lui. Nils fut un instant dérouté, parce que Jugurtha lui sourit d'un sourire éclatant. Jugurtha allait dire quelque chose. Quelque chose d'aimable et de gentil. Il ne fallait pas qu'il parle. Ça rendrait tout plus compliqué.

Nils l'étrangla, très vite, presque avec regret. Il tira le corps à l'écart du sentier vers les herbes hautes qui sifflaient à cause du vent. Il fit bien : deux autres ados descendaient déjà, silencieux, attentifs à ne pas glisser. Il les laissa passer, une main absurdement posée sur la jolie bouche de Jugurtha, comme s'il pouvait encore parler.

Nils creusa avec les mains dans le sable, pas très profondément, pour cacher le corps, au moins le temps qu'il s'en aille. Nils déboucha des dunes sur la Digue, calmement, comme un promeneur. Il marcha, ne croisant pas grand monde, il alla même

prendre un café dans le dernier bar d'été encore ouvert. C'était tout.

Dans les jours qui suivirent, il n'eut même pas peur d'être arrêté. Il était trop occupé à regarder le visage désespéré de sa petite sœur qui répondait par monosyllabes. Elle ne disait rien, elle ne pouvait rien dire. Il fut surpris qu'on ne découvre le corps de Jugurtha qu'une semaine après. Il ne croyait pas l'avoir si bien caché. L'émotion fut immense. On vit le député Bonneval rendre visite à la famille. Le père faisait partie de la majorité municipale. On ne soupçonna pas spécialement un crime raciste. « Il n'avait vraiment pas l'air d'un Arabe de toute manière », dit une dame couperosée, questionnée par un envoyé spécial de chaîne info. « Plutôt un règlement de compte tragique entre bandes, qu'en pensez-vous, Ivan ? » commenta l'animateur vedette.

On vint interroger, quand même, les membres de Kombat Flandres Europe soit au Bouclier, le nom du local qu'ils occupaient dans le quartier du Bastion, au pied de ce qui restait des fortifications Vauban, du côté du port de pêche, soit sur leur lieu de travail soit chez eux. Pour Nils, ce fut dans les locaux de Crommelynck Protection. Alors qu'il remplissait des tâches administratives, un flic sympathisant identitaire vint vérifier son alibi sans trop insister puisqu'il lui arrivait de faire des « ménages » pour Eusebio qui en profita pour lui offrir une bière.

— On aura beau dire, remarqua le flic en reposant son verre de Goudale, ces gens-là ont vraiment une culture de la violence, non ?

On acquiesça entre gens de bonne compagnie. On regarda la pluie tomber. L'été indien était terminé. Nils réprima un rot. Il pensa que Francesca n'irait plus à la plage cette année.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY
CORRECTION

ALICE MARTIN
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2025